

Le livre de Maurizio Bettini semble par son titre ne parler que des religions « polythéistes » de l'Antiquité. En réalité, il parle bien de notre époque où l'emportent les trois monothéismes, le judaïsme, le christianisme et l'Islam, trois religions qui, d'ailleurs, se réfèrent toutes au même Abraham d'origine. Et il analyse le fonctionnement de ces deux systèmes religieux, constatant la fermeture de chaque monothéisme qui considère qu'il est la seule « vraie » religion et que son « dieu » est le seul vrai, d'où les inévitables « guerres de religion » que nous connaissons, sous des formes diverses, surtout depuis l'origine du christianisme, guerres internes à chaque religion (catholiques/protestants, sunnites/chiïtes, etc.), ou guerres entre deux ou trois religions. C'est ce que nous vivons aujourd'hui. Bettini vous aidera à y réfléchir.

Maurizio Bettini (né en 1947) est un grand philosophe, latiniste et anthropologue italien. Professeur successivement à l'Université de Pise, de Venise puis de Sienne. Mais il s'inspire aussi beaucoup de chercheurs français, de Claude Lévi-Strauss à Jean-Pierre Vernant et Marcel Detienne, et aussi de chercheurs anglo-saxons, par lesquels il est très lu et apprécié. Il est l'auteur de nombreux ouvrages, qui développent sa méthode anthropologique nouvelle d'étude des sociétés de l'Antiquité.

J.G.

## ELOGE DU POLYTHEISME de Maurizio BETTINI

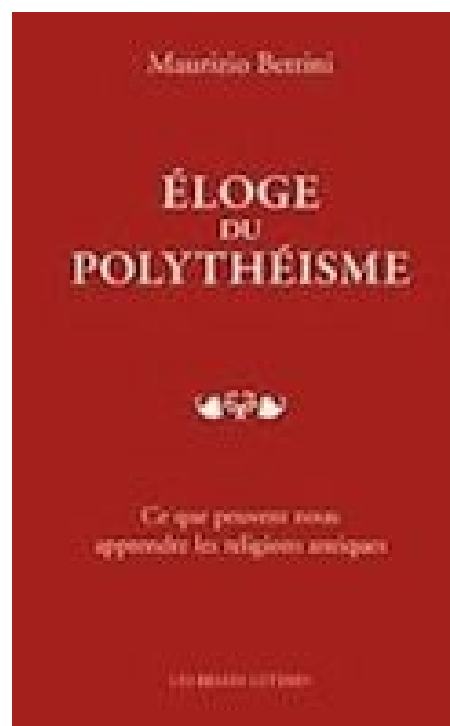
(« *Ce que peuvent nous apprendre les religions antiques* », Belles Lettres, 2016,

traduction de : *Elogio del politeismo. Quello che possiamo imparare dalle religioni antiche*, Ed. Il Mulino, 2014)

Ouvrage paru en 2014 en Italie et en 2016 en France. Son auteur se présente comme philologue et anthropologue ce qui donne un ton particulier au texte, savoureux mélange d'histoire et de travail sur les mots importants de sa démonstration, on pourrait presque parler de « mots-clés ». Il va surtout s'appuyer sur la culture romaine qu'il semble connaître de l'intérieur. L'autre attrait du livre est son implication dans la vie d'aujourd'hui, pressentie dès le sous-titre : « *ce que peuvent nous apprendre les religions antiques* ».

Il s'en explique dans l'introduction : « *Les dieux en exil* » : la culture antique continue à être une source d'inspiration, source vive dans la production culturelle contemporaine. Mais qu'en est-il de la religion ?, elle n'est pas comme l'art ou le théâtre, elle donne l'impression d'être « autre chose ». En fait la religion antique était tout à fait multiculturelle, mais la religion chrétienne s'est en grande partie construite « contre » les religions classiques, les considérant comme fausses et dans l'erreur et aujourd'hui elles apparaissent comme « dépassées », « *sauf que de nos jours il deviendrait très difficile d'accepter cette version des faits. Affirmer que la religion des Grecs et celle des Romains sont "dépassées" revient ni plus ni moins à déclarer que la poésie d'Homère ou celle de Virgile sont "dépassées"* ». « *On a réduit la poésie, ou l'architecture, ou la statuaire à des œuvres d'art, et la religion à de la mythologie ce qui est méconnaître la valeur religieuse de ces productions : pour les anciens ces images représentaient des dieux et non des personnages du mythe. la censure « chrétienne » a exilé les dieux anciens à l'intérieur des universités et des instituts de recherche.* »

Beaucoup d'écrivains se sont inspirés des anciens mais souvent pour des raisons éloignées de la pratique réelle de la religion antique : Goethe (1749-1832) qui se sentait polythéiste en tant qu'artiste, panthéiste en tant que chercheur, chrétien en tant que personne morale, Nietzsche, Jung, Mallarmé, Ezra Pound, Pessoa (La



Nature, ce sont des parties sans un Tout), Marquard (1928-2015) (qui lui aussi confond polythéisme et mythologie), Antonio Tabucchi (1943-2012) (le doute comme la littérature est polythéiste). Seul William James (1842-1910) a cherché « *dans le polythéisme quelque chose de directement signifiant pour la vie pour l'expérience concrète de la personne et non pour l'esthétisme ou la psychologie* ». Il y voit un *cash-value*, capacité à aider l'individu à « faire face », à le soutenir dans son expérience effective pratique et concrète. Et Maurizio Bettini conclut : « *le "cash-value" du polythéisme, tel est en définitive le cœur de notre recherche* ». Il veut montrer que le polythéisme, grâce à son mode de relation avec le divin est mieux à même que le monothéisme d'éviter les conflits religieux et plus généralement l'hostilité ou une indifférence méprisante envers la religion des autres.

Il utilise ensuite sa grande connaissance de la culture romaine pour montrer que la religion était étroitement intriquée dans la vie de tous les jours : un dieu, ou une déesse présidait à chaque instant de l'existence, en les représentant sous la forme d'opérateurs religieux fonctionnant à la fois comme mode d'action, et comme catégorie cognitive. La réalité est divisée sous l'égide de nombreux petits dieux puis subit un mouvement inverse de regroupement vers un dieu plus important qui coiffe les « dieux de l'instant ».

**Monothéismes.** Cette notion va revenir régulièrement dans le livre, et l'auteur la définit comme suit : « *ces configurations de la pensée, qui à l'intérieur d'une culture déterminée sont mises en œuvre au moment d'élaborer, d'organiser et de faire fonctionner un comportement déterminé, en prescrivant certains parcours mentaux et en en proscrivant d'autres* ». Il va utiliser, dit-il, la méthode comparative à partir de faits concrets sans utiliser de pétitions de principe. « *Et maintenant, allons-y diis inventibus comme disaient les Romains* » avec l'aide des dieux... (bien entendu c'est lui qui parle).



Maurizio Bettini

## Chapitre 1 : Le sacrifice de la crèche et les bombes à la mosquée.

Récemment une pratique apparemment bien innocente a provoqué une vive polémique : des enseignants ont décidé de renoncer à la crèche de Noël pour ne pas heurter les enfants de parents étrangers non catholiques et en particulier les musulmans. On pourrait penser à une laïcité à la française qui élimine tout signe religieux, mais c'est plus compliqué que ça.

Un autre fait divers : la construction d'une mosquée à Colle Val d'Elsa en Toscane : la célèbre journaliste Oriana Fallaci s'est déclarée prête à trouver des explosifs pour faire sauter l'édifice. On ne peut accepter des minarets sur la terre des campaniles.

On se trouve face à deux réactions extrêmes, l'une d'une tolérance religieuse maximale, l'autre d'une intolérance également maximale. Mais ce sont les deux faces d'une même médaille, « *elles relèvent du même cadre mental : celui qui se fonde sur la conviction profonde et tellement intériorisée qu'elle en devient souvent inconsciente qu'il ne peut y avoir qu'un seul Dieu, un et un seul* ».

On en arrive au thème essentiel du livre, qui va être évoqué à de nombreuses reprises. « *Il s'agit d'un principe inhérent aux trois grands monothéismes et fondé sur la nature exclusive qui caractérise dès les origines le dieu d'Israël : un Dieu unique qui n'accepte ni ne supporte l'existence d'autres dieux face à Lui ou en dehors de Lui* ». C'est la « *distinction mosaïque originelle* », comme l'a définie Jan Assmann. Dieu est un Dieu jaloux qui n'accepte pas d'autres dieux et qui invite à détruire les autels et les symboles des autres religions. Ceci va induire un cadre mental fondé sur l'unicité de la notion de Dieu qui va rendre impossible d'honorer deux dieux ou plus, donc d'être polythéiste.

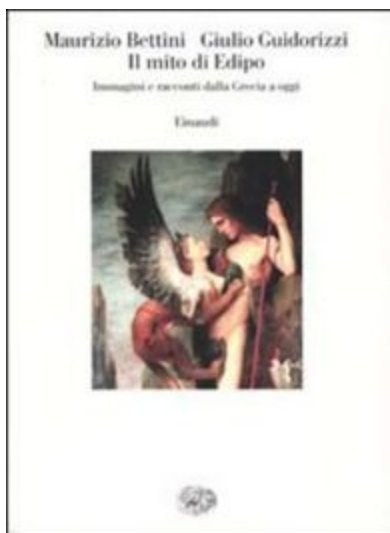
Pourtant pendant des siècles, le polythéisme a été pratiqué par les peuples de l'antiquité, Babyloniens, Assyriens, Egyptiens, Grecs, Etrusques, Romains, et aujourd'hui il est encore pratiqué par des millions d'humains, mais cela n'intéresse personne, sauf les anthropologues...

## CHAPITRE 2 : La crèche

Avec toutes ses figurines, la crèche ne rappelle pas seulement la naissance du Sauveur, elle l'insère dans toute une mémoire culturelle : la grotte ou la mangeoire évoque une nature encore primitive, l'âne et le bœuf l'enfance miraculeuse de Cyrus le Grand protégé par une chienne, ou de Zeus persécuté par Cronos et allaité par une chèvre, ou Romulus et Rémus nourris par une louve, tout cela évoque la naissance des grands héros de l'antiquité et leur destin divin. La présence des bergers proches d'une nature nourricière et bienveillante souligne la « Bonne Nouvelle ». Les nombreux métiers représentés par les figurines sont la preuve de l'universalité de l'événement : « *ils sont tous là* ». Quant aux rois mages qui viennent de l'Orient ils témoignent que d'autres religions sont venues rendre hommage à Jésus et témoignent qu'il s'agit bien du *vrai Dieu* et pas seulement d'un Dieu parmi d'autres. Cette fois la distinction mosaïque se fait sur un ton débonnaire, mais elle est bien là.



## CHAPITRE 3 : Statuettes de fin d'année *Sigilla*, *Sigillaria* et *Compitalia*



On peut comparer la crèche avec ce qui se passait à Rome à la fin de Décembre. On célébrait les Saturnales, grandes fêtes qui impliquaient tous les membres de la Cité, libres et esclaves. Parallèlement pendant sept jours avaient lieu les *Sigillaria*, grand marché dédié à Saturne où on vendait des *Sigillas*, petites figurines de plâtre, et d'autres objets. C'était aussi l'occasion de donner de l'argent aux enfants et des cadeaux entre adultes. À la fin Décembre se tenaient les *Compitalia*, dont la date était solennellement annoncée par le Préteur, destinées à honorer les Lares, ces divinités familiales qui concernaient tous les membres du foyer y compris les esclaves. La fête regroupait plusieurs familles habitant un *compitum*, un quartier. Les statuettes représentant les Lares étaient garnies de pelotes de laine (*pilae*) et de petites poupées (*maniae*). Les esclaves bénéficiaient de libertés spéciales. Donc ces fêtes avaient beaucoup de points communs avec nos fêtes de Noël.

Là où la comparaison devient intéressante c'est que tout le monde participait à ces fêtes alors qu'à Rome vivaient des personnes de diverses origines ethniques et de diverses religions. Personne ne pouvait craindre d'offenser les fidèles d'une autre religion. La question ne se posait pas. Les divinités étaient associées les unes aux autres et ne s'excluaient pas.

## CHAPITRE 4 : Une vie de statuettes : le Laraire.

Ce chapitre est une jolie description de ces édicules des maisons romaines où se trouvaient rassemblées les divinités présidant à la vie de la famille, qui variaient selon les choix des maîtres de maison et qui étaient l'objet de dévotion. On connaît la composition de certains laraires : par exemple celui de Heius à Messine : quatre statues très précieuses : un Cupidon de Praxitèle, un Hercule de Myron et deux images de canéphores (porteuses de paniers des processions grecques) – ou celui du Trimalcion de Pétrone : des Lares en argent, une image de Vénus en marbre, et une boîte en or, non des plus petites, qui passait pour contenir la première barbe du maître de maison. Marc Aurèle y conservait des images de ses maîtres en philosophie. Le biographe de l'empereur Alexandre Sévère raconte : « *Lorsque c'était possible, c'est-à-dire lorsqu'il n'avait pas passé la nuit avec son épouse, il faisait ses dévotions le matin dans son laraire. On y trouvait les effigies des empereurs divinisés, mais choisis seulement parmi les meilleurs et des âmes particulièrement saintes, parmi lesquelles Apollonius et, s'il faut en croire un écrivain de son époque, le Christ, Abraham, Orphée, et bien*

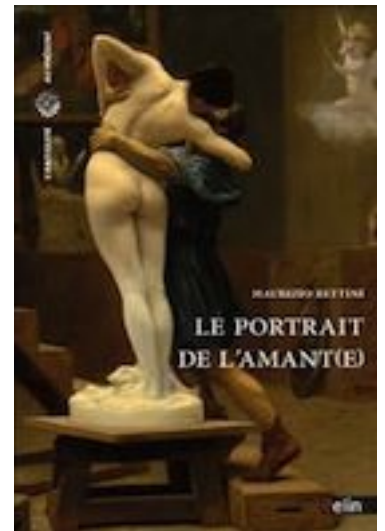
*d'autres de ce genre, ainsi que les portraits de ses ancêtres* ». Plus loin on apprend que le même Alexandre Sévère avait un deuxième lairair où se trouvaient des images d'Alexandre le Grand, de Virgile, de Cicéron, d'Achille, et des hommes illustres. Il s'agit donc d'un espace ouvert à la *pluralité*, bien distinct de celui de la crèche qui lui représente le *seul, le vrai Dieu*.

## CHAPITRE 5 : « Tu n'auras pas d'autre dieu »

Maurizio Bettini reprend et développe les thèses de Jan Assmann qu'il a déjà évoquées dans les chapitres précédents : la « distinction mosaïque » prend naissance dans le récit de *l'Exode* où est décrite la fuite des Hébreux d'Égypte sous la direction de Moïse. Dieu fait alliance avec son peuple à condition qu'il le reconnaisse comme le seul et vrai Dieu. L'auteur s'appuie sur de nombreux travaux et fait également référence à la première tentative de monothéisme sous Akhénoton (1355-1337 av. J.C.), et à l'ouvrage de Freud, *L'homme Moïse et la religion monothéiste* (1939). Cette exigence d'exclusivité du Dieu « jaloux » se retrouve dans les trois monothéismes juif, chrétien et musulman. Elle est toujours active de nos jours. Elle n'est pas seulement théorique, elle touche aux sentiments, aux comportements et à la vie même de millions de personnes. Ce choix a eu des conséquences funestes. L'histoire montre qu'il a engendré persécutions, massacres et guerres et qu'il continue de le faire encore et toujours. Si les anciens, Grecs et Romains, ont eux aussi connu la violence et les guerres, ce n'était pas pour des raisons religieuses. Une note de bas de page précise : « *dans les sociétés " païennes" la violence est présente sur la base du principe de souveraineté et non en relation avec la question des dieux. Il s'agit d'une question de pouvoir et non de vérité* ».

C'est vraiment la pluralité des dieux qui fait la différence. Elle permet la compatibilité des dieux de divers peuples ou ethnies.

Il semble tout de même que cette exigence d'exclusivité se soit affaiblie dans le monde chrétien d'aujourd'hui. Cela apparaît par exemple dans le nouveau catéchisme de l'Église catholique. On ne parle plus du dieu jaloux ni de l'obligation d'abattre les autels des autres dieux, et on recommande un « respect sincère pour les autres religions... et l'exigence de la charité ». mais le premier commandement s'ouvre toujours sur l'exigence de n'avoir qu'un seul Dieu, le dieu unique et vrai, les autres religions étant dans l'erreur et l'ignorance.



## CHAPITRE 6 : Traduire les dieux, traduire DIEU.

Les chapitres qui suivent sont une voie d'accès plus originale vers le problème des différences entre monothéisme et polythéisme. En effet depuis quelques décennies, on est habitués à entendre reprocher aux monothéismes d'engendrer la violence, c'est presque devenu banal, mais Maurizio Bettini va maintenant s'intéresser aux mots qui expriment l'essence même de ces religions et qui vont forger le cadre mental qui les régissent.

Jan Assmann (1938- ) relève qu'en tant qu'il est unique et exclusif, le dieu des monothéismes ne peut être traduit en aucune autre divinité. Dans les polythéismes, il existait des listes de traduction. Par exemple la liste d'*Anusa ameli* est disposée en trois colonnes, la première pour les noms sumériens des dieux, la seconde pour leur nom akkadien pour leur fonction ou compétence spécifique (le *tertium comparationis*). Il existait également une « liste explicative des divinités » pour les Amorrites, les Hourrites, les Elamites, les Kassites etc... Nous savons que les Grecs et les Romains identifiaient leurs divinités les unes aux autres. Ceci s'est perpétué dans la civilisation occidentale (« *filles de la culture romaine et surtout héritière de l'image de la Grèce que les Romains ont créée* » ) qui employait soit les noms grecs soit les noms latins. On trouve cela normal. « *Mais ça le devient moins si l'on considère que pour les Grecs et les Romains Athéna et Minerve, Héra et Junon ne désignaient pas les personnages d'une " mythologie classique générique " composée à l'usage des poètes, des artistes ou des élèves nonchalants... mais des divinités réelles, puissantes auxquelles des cités entières vouaient des rituels solennels* ».

Notons que ces traductions s'étendaient aussi aux noms des institutions civiles comme le Sénat, ou la Préture. De nos jours on peut voir des attitudes semblables au Japon où des dieux locaux anciens ont pu être identifiés

à des divinités shintoïstes ou bouddhistes.

Le même mécanisme d'identification pouvait se trouver entre des divinités gréco-romaines et des divinités de pays plus lointains : au sanctuaire d'Augusta Treverorum (la Trèves antique) il s'en trouvait une appelée *Vertumnus sive Pisintus* : Vertumnus ou bien Pisintus. Etrange, Vertumnus est un dieu étrusque, et Pisintus un dieu Gaulois, belle façon de signifier la fusion des populations locales et des colons romains. Il existait de nombreuses autres correspondances de ce type : Wotan et Mars, Sérapis et Jupiter, Isis et Déméter, Zeus et Papias, etc. Cette fluidité de la traduction des noms des dieux était non seulement un point d'arrivée des relations entre les cultures mais aussi un point de départ.

Evidemment on ne peut imaginer la même chose dans le monothéisme. L'assertion que l'on trouve encore dans le nouveau catéchisme, même s'il est adouci par rapport à l'ancien, que cette religion est la seule vraie, la seule authentique, et que tous les hommes en raison de leur même nature sont dans l'obligation de chercher cette Vérité, pour établir la Royauté du Christ, rend impossible toute traduction d'un autre dieu dans cette religion. Vérité, Authenticité, Nature sont des notions absolues. Il ne peut y avoir deux Vérités, deux Natures qui puissent coexister. La figure divine dans le catholicisme est toujours marquée par la « distinction mosaïque », et par « l'intraductibilité ».

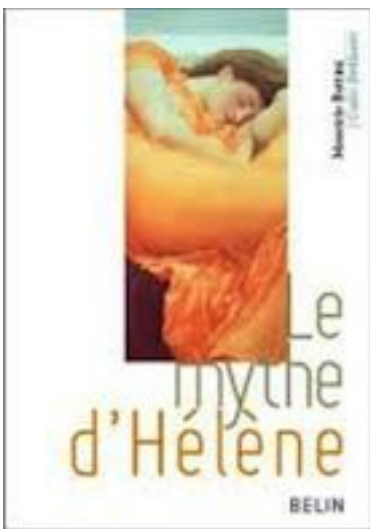
## CHAPITRE 7 : Paradoxes grammaticaux : le nom de dieu

Flavius Josèphe, noble juif faisant partie de l'entourage impérial romain au 1er siècle écrivait : « *La raillerie et le blasphème à l'égard des dieux reçus chez les autres nous ont été formellement interdits par le législateur, à cause du nom même de Dieu* ». Il s'appuyait sur un passage de l'*Exode* qui dit en effet : « *Tu ne parleras pas des dieux de manière irrespectueuse* ». Cette phrase paraît contradictoire avec le reste du texte dont on sait le ton vengeur. Il y a un problème de traduction, par la *Bible des Septante* écrite en grec, du texte hébreu qui parle plutôt de « *ne pas maudire la divinité* ». Josèphe va s'attacher à démontrer que le respect dont il parle ne va pas aux dieux honorés par d'autres peuples mais au substantif grec dont il use pour le désigner : *theos* « *le nom de Dieu* », le même mot que Josèphe utilise pour évoquer son Dieu, en conséquence parler mal des *theoi*, impliquant ainsi le mot « *theos* » est une atteinte, un blasphème envers son propre Dieu. Philon d'Alexandrie estime que ce texte a été écrit « *afin qu'aucun des disciples de Moïse ne prenne l'habitude de prononcer à la légère le nom de Dieu* ». Donc ce qui doit être mis à l'abri de l'offense ce ne sont pas les *theoi* mais le terme même qui les désigne, cela permet de professer son respect aux autres dieux sans leur accorder une nature divine effective. Subtil, n'est-ce pas ?

Cette subtilité fait apparaître un problème linguistique, mais aussi culturel d'une grande importance car il est lié à l'unicité exclusive du monothéisme. Comme il n'y a qu'un dieu il n'est pas nommé par un nom propre mais par un nom commun, il est *le Dieu*. Là où ça se complique c'est avec l'Islam car eux aussi adorent un seul dieu, qui s'appelle du nom commun Allah qui veut dire dieu. tout comme les chrétiens ou les juifs. Donc on pourrait conclure qu'ils adorent le même Dieu. Chacun sait qu'il n'en est pas ainsi. Finalement on retombe sur le problème de la traductibilité.

L'exemple le plus célèbre de l'intraductibilité est celui de la controverse des rites chinois où fut impliqué le missionnaire Matteo Ricci (1552-1610) au 17<sup>e</sup> siècle qui avait essayé d'utiliser des termes issus de la culture locale tels que *tian* (ciel) pour traduire le nom de Dieu, ou *shangdi* (Souverain d'en Haut). Mais des critiques s'élevèrent de la part des chrétiens traditionalistes, accusant ces traductions d'être de l'idolâtrie. Ils proposaient des idéogrammes qui produisaient un son proche du latin Deus. au Japon les missionnaires avaient eux aussi cherché des termes proches phonétiquement de Deus. Là encore le nom commun assume un rôle de nom propre, de nom propre absolu, si l'on peut dire. Situation éminemment contradictoire : la divinité est désignée par une appellation à la fois traduisible en tant que nom commun et intraduisible en tant que nom propre.

Ceci bafoue la grammaire. Et l'auteur cite Joseph Scaliger (1540-1609), « *le grand philologue du 16<sup>e</sup> siècle qui connaissait de près le conflit religieux- et à la glose dont dans ses notes il assortissait le terme de Grammatica* : « *puissé-je être un bon grammairien* ». A celui qui souhaite comprendre tous les auteurs il



suffit d'être un bon grammairien. Et quiconque donne aux savants le nom de "simples grammairiens" est lui-même un ignorant. Car les controverses religieuses ne dépendent de rien d'autre, si ce n'est de l'ignorance de la grammaire ».

## CHAPITRE 8 : *l'interpretatio des dieux*

Tacite (58-120) dans son ouvrage sur la Germanie décrit des divinités des Naharvales et cite un bois sacré où les dieux d'après *l'interpretatio Romana* seraient Castor et Pollux et qui sont appelés *Alci*. Tacite se réfère donc à *l'interpretatio Romana*. Ce terme exprime quelque chose de plus que la simple traduction, elle suppose une médiation entre un énoncé spécifique et son utilisateur, par exemple reformuler un énoncé difficile, ou trouver un compromis. On l'utilise aussi pour les devins qui donnent l'interprétation d'un rêve, ou pour l'*augur* qui interprète un *prodigium*. Dans tous ces cas il y a une marge d'incertitude, *l'interpretatio* est de nature hypothétique, donc il en est de même pour l'identification des divinités étrangères. Mais cela signifie aussi que la correspondance entre un dieu et un autre est possible. On retrouve ici la flexibilité du système polythéiste. Cette flexibilité était si forte qu'elle s'exerçait aussi à l'intérieur d'un panthéon donné. Maurizio Bettini compare cela à la traduction intralinguistique de Roman Jakobson (1896-1982).

## CHAPITRE 9 : Le polythéisme, curiosité et connaissance

Il existe une autre différence entre les monothéismes et les polythéismes, c'est la curiosité que l'on trouve chez les seconds. L'exemple de Tacite s'interrogeant sur les *Alci* chez les Naharvales montre bien qu'il éprouve un grand intérêt pour des religions différentes de la sienne. Et l'auteur cite d'autres exemples. En pays monothéiste c'est le contraire : les autres dieux suscitent indifférence, mépris, ou rejet. « Comme l'a écrit Jordan Paper - un anthropologue qui a voué sa vie à l'étude de la religion chinoise et à celle des indigènes nord-américains, "ma femme qui est chinoise, a pu expérimenter, pendant un demi-siècle, comment ses convictions religieuses étaient attaquées ou même dévalorisées par des missionnaires chrétiens, des politiciens américains, voire des occidentaux lambda... et elle était bien consciente que cette situation durait depuis cinq siècles" ».

Certes il existe aujourd'hui un dialogue inter-religieux né de la nécessité de guérir des affrontements du passé et de prévenir de nouveaux conflits dans un monde globalisé où naissent tous les jours des raidissements identitaires. Mais c'est un travail difficile : une note de bas de page cite les paroles d'un délégué de la Ligue du Nord : « Vous devez savoir que je suis un catholique total,... je suis aussi un mari et un père, certes, mais avant toute autre chose je suis un catholique ». (Face à ces paroles je dois reconnaître que j'éprouve une certaine admiration pour une conviction aussi forte... dommage qu'il s'agisse d'un adepte de la Ligue du Nord... et que cette conviction puisse aboutir à une raideur intellectuelle dangereuse).

Les Anciens n'auraient pas tenu de tels propos, et on aurait bien besoin de leur aptitude à la curiosité et leur pratique de l'interprétation pour un vrai dialogue interreligieux.

## CHAPITRE 10 : Les monothéismes seraient peut-être des polythéismes masqués

Le christianisme a pu être accusé de polythéisme du fait de la présence de nombreuses entités divines : les anges, les diables, les djinns, les saints, la Vierge, la Trinité. Les saints et la Vierge ont souvent une fonction tutélaire ; Saint Antoine les objets perdus, saint Roch les morsures de chien, Notre Dame du Bon Secours, Notre Dame de Lourdes, qui peuvent ressembler aux attributs des divinités antiques Athéna à Athènes, Bellone la guerre, etc... Mais la différence profonde entre eux réside dans la possibilité ou non de l'« *interpretatio* ». On ne pourra jamais interpréter un saint ou un ange en le mettant en correspondance avec un personnage d'un autre polythéisme et encore moins avec une divinité polythéiste. Les monothéismes opèrent toujours à l'intérieur de leur propre horizon. Ils sont toujours marqués par la *distinction mosaïque originelle*.

## CHAPITRE 11 : Tolérance vs « *interpretatio* ».

Au début de ce livre nous avons abordé la notion de tolérance à propos du sacrifice de la crèche et de la

construction de la mosquée de Colle Val d'Elsa. Aujourd'hui la tolérance s'entend « *comme l'attitude théorique et pratique de celui qui en matière de religion, de politique, d'éthique... respecte les convictions d'autrui même si elles sont profondément différentes de celles auxquelles il adhère, et n'en empêche pas la manifestation concrète* ». Il n'en a pas été toujours de même. *Tolerantia* dérive de « *tolero = supporter* », dans le sens de l'endurance, la patience, au niveau individuel : supporter la douleur, les difficultés. Ce n'est que plus tard que le mot est entré dans l'optique sociale et religieuse en particulier avec Saint Augustin qui l'a appliqué à ceux qui pensent différemment à l'intérieur de l'église, en s'inspirant de Paul, « celui qui supporte les faux frères », pour rester unis avec eux. Il s'agit d'un comportement qui s'inspire de la charité (vertu éminemment chrétienne) mais aussi de l'opportunisme, pour le bien de l'Église. Et quand il s'agit des païens ou des Juifs, Augustin ne parle plus de *tolerare*. Le baron d'Holbach dit joliment « *nous avons atteint une phase où Dieu s'intéresse aux opinions des hommes* ».

Il est clair que cette tolérance n'empêche pas d'estimer que ceux qui pensent différemment sont dans l'erreur ou plutôt dans le péché, et que la charité a ses limites et le même Augustin n'hésitera pas à condamner les tenants du Donatisme (NDR : doctrine de Donat le Grand, évêque de Numidie, qui refusait la validité des sacrements délivrés par les évêques qui avaient failli sous la persécution de Dioclétien, doctrine condamnée en 313 par le Concile de Rome) et à justifier leur répression.

A l'époque moderne la notion de tolérance a pris une importance croissante grâce à de nombreux penseurs tels que Spinoza ou Voltaire et bien d'autres pour acquérir le sens que nous décrivions au début de ce chapitre. Elle est un principe fondamental de la société civile d'aujourd'hui. Mais elle garde de son histoire la tension entre une patience passive et une tolérance active, elle reste fragile. Si l'on reprend le catéchisme de l'Eglise catholique on lit « *qu'en matière religieuse nul ne soit forcé d'agir contre sa conscience, ni empêché d'agir....ce droit est fondé sur la nature même de la personne humaine dont la dignité lui fait adhérer librement à la vérité divine qui transcende l'ordre temporel. C'est pourquoi il persiste même en ceux-là qui ne satisfont pas à l'obligation de chercher la vérité et d'y adhérer* ».

Si l'on compare avec le polythéisme, on voit qu'en pays polythéiste la question ne se pose pas : c'est l'*interpretatio* qui est de mise puisqu'on peut identifier les dieux des autres aux nôtres, ou s'intéresser à ceux qu'on ne connaît pas encore. Il n'y a pas besoin de la notion de tolérance. C'est l'absence d'*interpretatio* intralinguistique et ses effets maléfiques qui a conduit l'Europe à chercher du côté de la tolérance pour résoudre le problème.

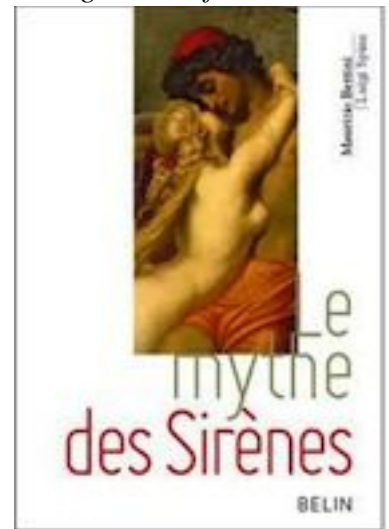
## CHAPITRE 12 : Le polythéisme comme langage.

Ce chapitre est axé sur la linguistique et difficile à résumer. Il évoque à nouveau l'« *interpretatio* » intralinguistique pour montrer qu'elle va permettre l'enrichissement de la langue par un processus de productivité divine, et par l'emprunt de nouveaux dieux. A l'inverse certains peuvent tomber en désuétude tel que la déesse *Vacuna* à Rome. On peut aussi trouver des « syntagmes privilégiés » (tels que « faucille et marteau » ou « chien et loup »), par exemple : « Junon Lucina » dans le cadre de la naissance.

Dans le cadre de l'emprunt un cas est intéressant, c'est celui de l'*evocatio*. lorsqu'une ville était assiégée le commandant avait la possibilité, dans un rituel assez complexe, d'inviter le dieu de la ville à sortir « **evocare, evocatio** ». D'une part la ville perdait sa protection divine et d'autre part cela évitait de faire prisonniers les dieux de la ville, ce qui était considéré comme un sacrilège, et une grande impiété (*nefas*). Après la chute de la ville, les Romains répartissaient les cultes, pour certains entre des familles, à titre privé, et pour d'autres de les adopter à titre officiel, et on les évoquait tous en même temps sous le nom unique de *Novensiles*.

Bien entendu de telles pratiques seraient tout à fait impossibles dans le cadre du monothéisme. Même les essais d'interprétations à l'intérieur du système risqueraient d'être considérés comme hérétiques. Ce fut souvent le cas dans l'Église catholique, par exemple au sujet de la Trinité qui a donné lieu à de nombreux conflits. Il n'est pas possible non plus de créer de nouveaux lexèmes divins. Comme le disait Nietzsche : « *deux mille ans presque et pas un nouveau Dieu !* ».

Pour en revenir à l'*Exode* et à l'injonction « *détruisez leurs autels* », on voit que ce que l'on est coupable de



faire en contexte polythéiste est précisément ce que l'on est coupable de *ne pas faire* en contexte monothéiste.

### CHAPITRE 13 : Conférer la citoyenneté aux dieux

Pour être admis, tout nouveau Dieu devait passer par une procédure officielle, délibérée par le Sénat. Parmi les lois énoncées par Cicéron, on trouve celle-ci : « *Que personne n'ait de dieux à titre séparé, ni de nouveaux, ni d'étrangers, à moins qu'officiellement admis; qu'à titre privé ils rendent un culte à ceux qu'ils ont régulièrement reçu de leurs pères* ». Suétone raconte comment l'empereur Auguste se soumettait à cette loi. Un érudit antique Sextus Pompeus Festus (grammairien latin de la fin du II<sup>e</sup> siècle) expliquait comment étaient choisis ces nouveaux dieux, soit par l'évocation, soit requis en période de paix par une impérieuse nécessité religieuse : *Mater Magna* depuis la Phrygie, *Cérès* depuis la Grèce. Ils ont été célébrés selon la coutume de ceux à qui ils avaient été pris. Ce processus s'appelle *l'adscisco*, qui signifie reconnaître. Or cet *adscisco* est le terme juridique pour la cooptation par exemple pour faire partie du Sénat, ou encore pour donner la nationalité aux étrangers, et également pour l'entrée d'un nouveau mot dans le lexique romain. Pour les romains, la citoyenneté n'est pas seulement une forme juridique, c'est une « métaphore cognitive », une manière de penser et d'organiser leur culture. Parfois même, les nouveaux dieux avaient plus de succès que les anciens... C'est une manière de penser profondément enracinée dans la culture romaine que de voir les dieux comme des citoyens à part entière, des membres de la *civitas*. Ils sont plus la conséquence de la communauté humaine que la prémisses. Augustin cite une phrase de Varron (116-27 av.J.C.) selon laquelle Varron admet avoir traité d'abord les affaires humaines, avant les affaires divines, car « *de la même manière qu'avant le tableau il y a le peintre, avant l'édifice il y a le constructeur, de la même manière les civitates arrivent avant ce qu'elles ont mis en place* ». Évidemment Augustin n'était pas d'accord avec Varron, Tertullien (150-220) pas davantage.

Une autre coutume fut souvent moquée par les Chrétiens : on appelait jour de la naissance d'un dieu le jour de la consécration du temple qui lui était consacré : *dies natalis templi*, ce qui est normal puisque la divinité a besoin d'un processus d'établissement officiel. Dans un dialogue de Cicéron *Sur la nature des dieux*, on voit le grand pontife répondre à un philosophe : « *Que les dieux existent, j'en suis convaincu par l'autorité des Anciens, mais pourquoi il en est ainsi, tu ne me le démontres nullement* ». Ce sont les Anciens qui établissent la vérité, donc les Romains avaient une perception civique et non théologique ou philosophique de la divinité. La notion de citoyenneté était centrale à Rome.



Cet itinéraire mental de dimension citoyenne s'oppose à un aspect du monde contemporain : « *En effet les dernières décennies de notre histoire sont marquées par une vague qui, dans la définition de l'identité individuelle semble privilégier à chaque moment l'appartenance ethnique, linguistique ou religieuse, au détriment de l'identité de citoyen* ». Dans l'expérience italienne, l'auteur perçoit une fragmentation interne de l'appartenance sur la base de traditions culturelles, alimentaires, dialectales, et d'autre part une tension vis-à-vis des immigrés même envers les enfants nés sur le sol italien, ce qui risque de faire éclater la société en autant de

communautés séparées. Seule, l'idée de citoyenneté pourrait permettre d'échapper à ces deux dangers. Dans cet axe, « les dieux citoyens » possèdent aujourd'hui un important « *cash value* ».

### CHAPITRE 14 : L'ombre portée des mots.

Maurizio Bettini fait remarquer que lorsqu'il parle de Polythéisme, il s'exprime avec respect ce qui ne serait pas le cas s'il parlait d'idolâtrie ou de paganisme, mots employés en général négativement, de l'extérieur des religions antiques, et plutôt contre elles. Interrogés sur leur rapport à la divinité, Grecs et Romains auraient dit qu'ils étaient respectueux des dieux, qu'ils les honoraient par le culte, par les offrandes, mais ne se seraient pas décrits comme païens ou polythéistes, ces mots n'ayant aucun sens pour eux. Le premier à employer ce mot ne fut pas un Grec mais un juif d'Alexandrie, Philon (20 av. J.C.-45 apr. J.C.), célèbre commentateur de



la *Bible*, à peu près dans le sens actuel « celui qui adore de nombreux dieux », mais avec une tonalité négative : « *C'est une chose mauvaise qui conduit à l'athéisme, un vice comparable à la situation d'une femme qui a plusieurs maris, assimilable aux créatures qui rampent sur le sol...* » Le terme sera repris par le Pseudo-Justin dans le même sens. Dans la culture moderne on le trouve chez Jean Bodin en 1580, pour désigner des hérésies chrétiennes comme le manichéisme, le marcionisme (qui rejette l'Ancien Testament au profit d'un Évangile de pur amour), ou celle de Basilide (IIe siècle, penseur gnostique d'Alexandrie qui était dualiste). En Angleterre, il est utilisé par Samuel Purchas en 1614 pour stigmatiser le culte des saints, des images et de l'hostie par les Papistes et Jésuites.

Le terme de monothéisme, lui, a été introduit par Henri More, théologien Anglais (1614-1687), pour critiquer des apologistes du paganisme qui considéraient que les Anciens adoraient un dieu unique mais sans nom, attesté par Plutarque (46-125). More soutient que ce dieu est en fait le monde et il conclut : « *Ce genre de monothéisme des païens est une forme d'athéisme, comme leur polythéisme s'est avéré l'être aussi* ».

Mais d'où vient le mot « païen » ? L'origine de ce mot est obscure, et agite les savants depuis longtemps. Étymologiquement il vient de « *paganus* » qui signifie paysan, mais comment a-t-il dévié vers païen dans le sens actuel ? on ne le sait pas vraiment. Au milieu du 16<sup>e</sup> siècle, le juriste Andréa Alciato (1492-1550) suggère que *paganus* s'opposant à *militaris* et vu que le chrétien est souvent qualifié de *miles christi* (soldat du Christ) le païen est celui qui n'est justement pas soldat du Christ. Vers la fin du 16<sup>e</sup> siècle, Baronius pense que le culte des anciens dieux s'était éloigné des centres urbains pour se réfugier à la campagne, d'où le terme de *paganus*.

Qu'en est-il de *idolâtre* et *idolâtrie* ? L'idolâtre est celui qui adore les images des dieux. C'est un terme grec qui vient de la *Bible des Septante*, écrite en grec comme chacun sait, et quand il a fallu traduire le terme



hébreu qui interdit le culte des images les traducteurs ont choisi le mot *eidelon* pour désigner l'objet de la condamnation. Il faut préciser qu'*eidelon* n'est pas simplement une image ou une statue, c'est une image vaine, inconsistante, trompeuse, comme le reflet dans un miroir, ou l'ombre fugitive d'un défunt. Dès le choix du mot, il y avait déjà une condamnation.

C'est également ce qui s'est passé pour le mot *fétiche*. En latin l'adjectif *facticius* désigne le produit fabriqué du verbe *facio* (faire) par opposition à ce qui est naturel. Il s'y ajoute la notion d'un acte malveillant, par magie, sorcellerie, comme dans le portugais *feitição*. Le mot a été utilisé en 1760 par le président De Brosses (1709-1777) pour caractériser une phase primitive de l'histoire religieuse de l'humanité qui pratiquait le culte des objets ou des animaux : le fétichisme. Il fut également repris par Marx (le fétichisme de la marchandise) ou par Freud, et bien d'autres. Son emploi en anthropologie va aussi dans le sens de la dévalorisation des peuples dits primitifs. Marcel Mauss (1872-1950) parlait de « l'immense malentendu » derrière le terme de *fétiche* dû à « *une aveugle obéissance à l'usage colonial, aux langues franques parlées par les européens*

*sur la côte occidentale* ».

L'auteur conclut de tout cela que les mots peuvent jeter une ombre de longue portée, qui est capable de cacher, de déformer la réalité des objets qu'ils désignent. Ils ont tous été utilisés par les Chrétiens contre les non-chrétiens, pour les dégrader, et ils ont toujours un accent négatif. Même le terme de *polythéisme* qui semble le plus approprié a un côté réducteur. Le grand nombre de dieux n'est pas l'*essence* des religions antiques mais « *la condition qui leur permet d'exercer la qualité qui les caractérise, c'est-à-dire la capacité de penser de manière plurielle, flexible, le monde qui les entoure et dans le même temps de fournir autant de modes d'action pour l'interpréter et agir sur lui* ».

## CHAPITRE 15 : Le crépuscule de l'écriture

Pourrait-on espérer que les trois monothéismes s'inspirent des polythéismes pour modifier leur fonctionnement vers plus de souplesse, de curiosité pour les autres religions pour permettre un vrai dialogue interreligieux ? Certes il est peu probable que les hiérarchies accèdent à un régime de « libre-échange ». Ensuite nous ne pouvons oublier que des millénaires d'histoire ont transformé les religions en

véritables « conglomerats hérités » selon la formule de Gilbert Murray et Eric R. Dodds. Chacune s'est solidifiée dans une vision spécifique du monde avec ses caractéristiques ethniques, ses habitudes alimentaires, ses cérémonies, ses pratiques sexuelles qui composent un bouclier contre des pratiques orientées vers l'échange, le mélange. Cela entraîne des incompatibilités structurelles. Les polythéismes représentent une menace pour des concepts considérés comme positifs tels que *l'unité, la totalité, l'homogénéité, la stabilité*.

De nos jours la distinction mosaïque a peut-être perdu de sa force, mais il reste un obstacle structurel qui viendrait bloquer l'adoption d'un cadre mental polythéiste par les monothéismes, c'est *l'écriture*. En effet ces trois religions sont régies par les livres sacrés, et ce qui est écrit fait autorité. Ce sont les religions du Livre. L'auteur rappelle un épisode qui illustre cet axiome : l'affrontement en 2003 entre Tarik Ramadan et Nicolas Sarkozy où ce dernier demanda à Tarik Ramadan s'il approuvait la lapidation des femmes adultères, ce dernier invoqua la nécessité d'un moratoire sur la question, mais quelques jours après qu'il fallait étudier les « textes » que les musulmans prennent au sérieux.

En effet les anciens n'avaient pas de textes sacrés. Alors que le Dieu des chrétiens s'est exprimé par écrit, *l'instrumentum* qu'il a utilisé est plus que de la littérature, c'est un corpus qui vise à enseigner mais qui est aussi une preuve. Pour les juristes romains *l'instrumentum* désigne l'ensemble des matériaux - témoignages, documents - qui servent à « instruire » un procès. Dieu s'est fait auteur.

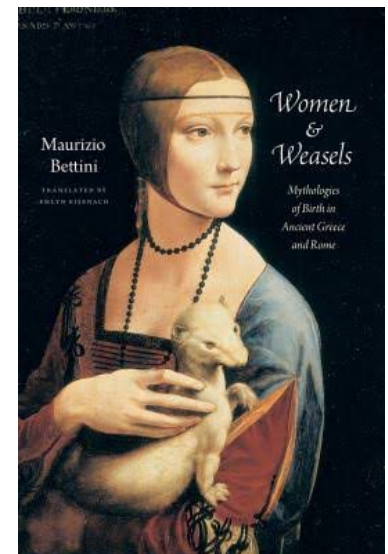
À l'inverse, chez les anciens, les dieux ne parlent pas d'eux-mêmes, ce sont les hommes qui parlent d'eux. (Cf. un célèbre passage d'Hérodote : « *De quels parents chacun des dieux naquit, ou si tous existèrent de tous temps ... ils l'ignoraient jusqu'à une date récente... j'estime en effet qu'Hésiode ou Homère ont vécu quatre cents ans avant moi, pas davantage ; or ce sont eux qui, dans leurs poèmes ont fixé pour les Grecs une théogonie qui ont attribué aux dieux leurs surnoms, ont partagé entre eux les honneurs et les compétences, dessiné leurs figures* »).

Les Romains pensaient à peu près la même chose, mais attribuaient moins d'importance aux poètes et plus aux institutions civiles.

Pour que les religions monothéistes puissent s'appropriier quelques-uns des cadres mentaux du polythéisme, il faudrait quelles puissent desserrer le nœud qui se trouve au fondement de leur structure : celui qui relie *l'autorité* spontanée de l'écriture au surcroît d'efficacité qui découle du fait que, dans ce cas particulier, *l'autorité* en est Dieu lui-même.

Maurizio Bettini termine son livre par la constatation un peu désabusée de la perte de vitesse de l'écriture comme moyen de communication. La baisse de la vente des livres et journaux est à peine compensée par les *e-books* ou les quotidiens en ligne au profit des téléphones portables, ou tablettes etc. *Facebook* : un livre de visages et non de caractères alphabétiques... l'archivage, le stockage de l'information est envahi d'images, de films, de bandes sonores. On assiste au crépuscule non pas du livre, comme on le dit souvent, mais de l'écriture en général. Espérons « *que la lumière du crépuscule dure suffisamment longtemps pour permettre le transfert dans cette nouvelle dimension, en tout ou en partie, du trésor de la mémoire et de la culture que l'écriture a été capable de conserver à travers les millénaires* ».

Il s'y ajoute un crépuscule de *l'auteur*, surtout dans les médias et plus encore sur la toile. Le *copyleft* remplace le *copyright* et s'engage vers le *copytheft* (?). Ce n'est pas seulement un problème économique ou juridique c'est aussi un problème moral car ainsi risque de disparaître ce qu'implique la relation d'une œuvre et de son auteur, à savoir la responsabilité publique, collective de ses affirmations et de ses opinions. Mais alors que vont devenir les religions du Livre ? L'« Auteur divin » va forcément s'en trouver affaibli. « *Dans un tel contexte, où le Livre et son Auteur divin auraient acquis un caractère plus opaque, plus fluctuant, il serait moins difficile pour de nouveaux modèles religieux de se glisser entre les mailles d'une "écriture" de plus en plus diluée sous la forme d'images et de sons* ».



Ainsi se termine le livre, mais l'auteur va ajouter deux appendices : un sur le mot paganisme qui n'amène pas grand-chose et n'éclaire pas l'obscurité de l'origine de ce mot, et un autre sur la tolérance, qui est intéressant. En effet il aborde le fait jusque-là minimisé qu'il y avait tout de même des épisodes de violence religieuse dans le monde antique : les plus connues sont la répression des Bacchanales et la persécution des chrétiens et il va y revenir. Mais il y eut aussi des attaques contre les cultes de Sérapis , d'Isis ou de Bellone.



Titien, *Bacchanales des Andriens*,  
1523-24, Musée du Prado

En ce qui concerne Les Bacchanales ce n'est pas le dieu lui-même qui fait problème c'est son culte estimé dangereux pour la société car il détourne les citoyens de leurs devoirs religieux, il menace la « pax deorum », il peut donner naissance à des conjurations, des séditions, bref il trouble l'ordre public. Certes il n'y avait pas de listes des religions accréditées, mais il y a des cas de répression religieuse pour des raisons politiques, dans la mesure où la politique, qui ne fait qu'un avec les lois et les coutumes de la cité, est la religion des Romains. Mais c'est complexe : si quelqu'un estime que ce serait une impiété que de supprimer le culte de Bacchus, il peut activer une procédure compliquée et plutôt lourde pour réinstaller ce culte. De plus le décret prescrit la destruction des lieux de culte à Rome puis dans toute l'Italie, sauf ceux

qui accueillent un ancien autel, antérieur à la nouvelle vague rituelle jugée dangereuse.

Pour les Bacchanales comme pour les Chrétiens, ce qui n'est pas accepté c'est le refus de sacrifier aux dieux de la cité, de participer aux *sacra* de la communauté.

La même chose se produisit dans le Japon moderne où les Chrétiens locaux se virent accusés de manquer de loyauté envers la nation et contraints de choisir entre leur Dieu et l'empereur.

Reste à se poser la question : comment les chrétiens, de persécutés, devinrent persécuteurs, d'agneaux se muèrent en lions, comment une religion d'amour put-elle devenir aussi intolérante ? Les chrétiens des deux premiers siècles manifestaient une religion douce, une injonction d'amour, qui ne sera plus la leur par la suite. Même Tertullien qui prône la liberté religieuse, et déclare qu'il est contraire à la religion de contraindre à la religion qui doit être embrassée spontanément et non par force, affirme aussi, dans le même texte : « Nous, nous vénérons *un seul Dieu...* vous pensez qu'il y a d'autres dieux que le dieu unique, mais nous, nous pensons qu'il s'agit de *démons* ».

## CONCLUSIONS.

Maurizio Bettini ne conclut pas. Sa thèse est manifeste tout le long du livre : la religion polythéiste est plus souple, plus flexible, plus ouverte vers la religion des autres mais dans le dernier chapitre il est bien obligé d'admettre que la violence y a aussi sa part. Les Etats de l'Antiquité étaient aussi belliqueux que les modernes. Peut-être les motifs de leurs guerres n'étaient-ils pas religieux, mais que sait-on des vraies raisons qui poussent les hommes à s'entre-tuer ?

Odile Py, 18 février 2017